

à l'heure. Dans l'air calme du matin, le vol était parfaitement régulier et soutenu, mais la moindre brise soufflant des rives les faisait tourbillonner comme du fin névé en légères particules. De temps à autre l'immense armée rencontrait de plus petits essaims d'insectes émigrant en aval; leurs ailes transparentes nous renvoyaient les feux du soleil; on aurait dit des étincelles.

Des plaques de gazon vert, brouté ras par les hippopotames qui affectionnent cette expansion de la rivière, recouvraient les berges du « Large »; beaucoup de palmiers à huile; des raphias, arums, phryniums, amomes, poivriers dénotent une ancienne escale. Ma tente fut dressée sous un petit figuier à longues branches qui me protégeaient contre le soleil de l'Équateur; mais, à trois heures de l'après-midi, la chaleur réfléchie par le miroir des eaux atteignait 50° C. à l'ombre. Cette température insolite précéda un orage avec éclairs, roulements formidables, pluie diluvienne.

Une femme nous tomba dans les mains à la cataracte de Bagaïdo et nous apprit que, de l'autre côté du Ngaiyou, se trouvent les Medzé, et, sur sa rive gauche, les Babandi.

Près d'Avaiyabou, un naturel qui s'était dissimulé derrière un rideau de lianes suspendues aux branches d'un grand arbre, sauta soudain sur le sentier, et, se saisissant d'une petite fille manyouema, lui perça la poitrine de part en part avec sa dague à double tranchant, puis retira son arme, et la brandit sur sa tête en poussant un cri sauvage qui signifiait sans doute « Mort aux intrus! »

Et au campement suivant, près du débarcadère d'Avamberri, Souidi, cet intelligent jeune garçon qui avait servi le major et qu'on transportait le long des rapides jusqu'à la pirogue qui l'attendait plus haut, expira sur les épaules du pagazi. L'ulcère qui rongait sa jambe avait dévoré le périoste du tibia. Depuis notre départ de l'île Boungangeta, jamais on ne le laissait marcher et nous le soignons de notre mieux; mais le défaut d'exercice, le soleil ou la pluie, auxquels il était exposé dans les canots, avaient affaibli une constitution autrefois saine et robuste. Le brave petit homme avait courageusement supporté ses souffrances, mais nos caisses de médicaments étaient restées à Bangala, et nous ne pouvions le soulager.

Le 18, aux rapides d'Amiri, un second Zanzibari fut atteint

de variole. Malgré les 10 à 20 malades qu'il y avait toujours au camp depuis notre passage chez les Batoundou, deux seulement de nos premiers engagés, sur les 620 qu'on avait vaccinés à bord, contractèrent l'infection: peut-être leur tempérament était-il réfractaire au virus jennérien. En tout cas, il serait difficile de produire, en faveur des bienfaits de la vaccine, une preuve meilleure que l'expérience de la mission. Mais parmi les Manyouema, les Madi et les autres indigènes qui les accompagnaient, l'épidémie faisait rage, et nombre de victimes furent jetées dans la rivière, des blocs de roche attachés au corps, mesure très nécessaire pour éviter l'exhumation des cadavres par les naturels, qui, nous le savions, suivaient de loin la caravane et se nourrissaient de nos morts.

Les guêpes ont tellement piqué un de nos Zanzibari, chef de caravane et entre temps patron d'une pirogue, que, se croyant perdu, il insiste pour me dicter son testament. Il désigne son frère, qui est aussi des nôtres, pour son légataire universel. Je me suis acquitté de la tâche à sa satisfaction, grâce à quelques termes de loi, mais je lui ai aussi administré, par voie hypodermique, 0 gr. 54 de carbonate d'ammoniaque, lui promettant qu'en dépit de ces méchantes bestioles, Zanzibar nous reverrait l'un et l'autre. Le lendemain il était parfaitement guéri, et ne jurait plus que par ces médecins blancs qui guérissent tout, sauf la mort.

Après notre départ des rapides d'Amiri, une série de malheurs atteignit la caravane. Quelques imprudents de la dernière colonne se ruèrent sur un bosquet de plantains et s'y comportèrent comme de grands enfants. Les naturels survinrent et en blessèrent trois. Deux autres, l'un qui souffrait d'une maladie de cœur, et un jeune homme de faible santé, avaient quitté le sentier pour que l'arrière-garde ne les forçât pas à marcher.

Depuis le 1^{er} septembre nous avons perdu 9 Zanzibari par les armes des indigènes; 1 s'était suicidé; 1 était mort d'un ulcère; 2 manquaient à l'appel; 15 Manyouema et 18 Madi avaient été tués par les sauvages ou la petite vérole: 44 morts en 45 jours!

Des chutes d'Amiri à Avatiko il y a sept journées de marche par une contrée absolument dépeuplée et qui n'offre aucune ressource; au delà d'Avatiko, et par la route nouvelle que je

me proposais de prendre, il y aurait encore deux journées au moins avant qu'il fût possible de se procurer des vivres. Je calculais d'après les étapes que pouvaient fournir nos Zanzibari de l'avant-garde, rompus maintenant aux voyages en forêt. Peut-être valait-il mieux ne pas compter sur les ressources d'Avatiko. Mais nos pirogues pourraient transporter les provisions à une journée de marche du village; ces provisions étaient encore dans les bananeraies, et pour les rassembler en quantité suffisante et préparer 20 rations de farine par tête, il fallait que le maître fût obéi quand il enjoindrait aux hommes de se rappeler ses ordres, d'écouter ses conseils et d'obéir à ses instructions.

Le 20, dès l'aube, 160 carabines sont dépêchées aux plantations situées à 8 kilomètres dans les terres, par le travers des chutes. Tant d'étapes nous séparaient d'Avatiko, dis-je à mes gens : je leur donnais un jour pour cueillir les plantains, les peler, couper en tranches et faire sécher. 28 ou 30 kilogrammes de fruit par tête fourniraient 8 ou 9 kilogrammes de farine, de quoi manger dix jours. Certains, je les connaissais assez pour savoir qu'ils apporteraient au camp assez de provisions pour se nourrir au moins deux semaines; d'autres, malgré les avertissements qu'ils recevaient par la mort de leurs camarades, pour combien de jours en prendraient-ils?

Si cette fois tous suivirent mon avis, je ne sais, mais, le 21, les bananes abondaient chez nous. Chaque compagnie avait expédié aux cultures la moitié de son effectif, et au retour tous les arrivants durent verser, pour les officiers et les malades, deux bonnes poignées de leur butin. Pour peu que les chefs des « popotes » s'entendissent à l'économie, nous pourrions entreprendre sans terreur la traversée du désert.

CHAPITRE XXII

DES CHUTES D'AMIRI AU FORT BODO

(Du 25 octobre au 17 décembre 1888.)

Nouveau séjour dans l'ancienne station d'Ougarrououé. — Marche vers Bounda. — Nous traversons l'Itouri. — Une page de mon carnet. — Les plantations d'Avatiko. — M. Bonny mesure un pygmée. — L'histoire et le costume des pygmées. — Conversation par gestes. — La femme du pygmée. — Les singes et autres animaux de la forêt. — L'essart d'Andaki. — Nos habits en guenilles. — L'Hourou. — La disette. — Repas d'Amani. — Oulédi en quête de vivres. — Provisions soustraites. — Encore le village de Kilonga Longa. — Autres décès. — Meilleure route dans la forêt. — Escarmouche près d'Andi-koumou. — Les pygmées et la caisse de cartouches. — La colline de Kakoua. — Défaite d'une caravane. — Le dernier des Somali. — Un abat d'eau. — Heureuse trouvaille de vivres à Indemaou. — Le pont sur le Doui. — Une revue sommaire. — Une chèvre égarée dans notre camp. — Autre capture de nains. — Détresse. — Nous renvoyons chercher des bananes à Ngouetza. — Sabouri se perd dans la forêt. — Inquiétudes relatives à la troupe partie pour Ngouetza. — Le camp de la famine. — Retour de Sabouri. — A la recherche des absents. — Nous les retrouvons dans la forêt. — L'Hourou. — Arrivée au fort Bodo.

Le 25 octobre, l'expédition s'arrêtait à l'ancien établissement d'Ougarrououé et prenait possession des cases abandonnées. La cour de la grande maison du chef était maintenant un champ de riz dont les oiseaux avaient dévoré jusqu'au dernier grain; plus d'une centaine de nos gens campèrent dans les vastes galeries; et, s'il eût été facile de trouver des vivres dans un rayon assez rapproché, une semaine de repos nous aurait fort convenu; mais le bonheur de se savoir sous un toit ne valait pas le risque de consommer en vain nos précieuses rations. Nous étions ici au centre d'une zone désolée que la terreur de la faim nous ordonnait de franchir à toute vitesse.

L'étape du lendemain nous conduisit à Bounda. Nos pirogues furent l'objet de l'attention des indigènes, et, pour se garantir des flèches, les Manyouema se précipitèrent dans